Le dernier vigneron

Georges URIOT (1886–1973)
Prix Moselly 1949

On l'appelait le Pataud, le Jules Pataud, - sa femme, la grosse Julie. Les gosses que nous étions ignoraient son nom véritable.

Je l'ai connu dans le plein de sa force, bien planté, solide et résistant comme un chêne de nos bois. Un « manœuvre », et le meilleur du village, habile à toutes les besognes de la terre. Labourer, semer, faucher, conduire un attelage, soigner la vigne et le jardin, rien ne l'embarrassait. L'ouvrage coulait entre ses mains, facile, propre, fini, dans la bonne humeur et l'entrain. Les cultivateurs l'estimaient.

– C'est une rude journée que la sienne ! On peut l'mettre n'importe où. Un fameux ouvrier !

À force de journées, de sueur, d'économie, il avait « ramassé » un petit bien : maison, bétail, prés et champs, et la plus belle vigne du pays : six quarts en Janvalotte, dont il était fier, qu'il arrangeait, surveillait, traitait avec un soin jaloux.

Il fallait l'entendre, en son parler rustique :

– On a trimé ferme, avec la bourgeoise ; on a dû calculer ; mais on s'en a tiré quand même. Un malheur qu'on n'a pas eu d'enfants !

***

En ce temps-là, les vignes étaient, pour nos paysans, une ressource précieuse, fournissant à chacun la boisson de l'année : pique, vin de pays, vin gris, avec, de surcroît, une riche provision de marc.

Elles s'étalaient, à mi-côte, entre les bois sombres de la crête et les bruns labours descendant vers la prairie. Les soigner, c'était d'abord l'affaire des femmes qui taillaient, « paisselaient », attachaient, « eptillaient », laissant aux hommes les gros ouvrages : bêcher, sulfater. Quelques manœuvres, comme le Pataud et le grand Dutte, étaient vignerons accomplis. La vendange, la fabrication du vin et de la goutte, comptaient parmi les travaux nobles, qui chassent les soucis, exaltent, mettent en joie, raniment la confiance et la force.

Volontiers, les gens rappelaient les années fameuses : 1893, 1901. Ces années-là, les vignes se prodiguèrent : le raisin vinait puissamment ; le « chapeau » montait jusqu'au haut des cuves en travail et la futaille manqua pour loger le vin nouveau. L'odeur chaude, sucrée, capiteuse, des moûts flottait en bouffées denses à travers le village. Années d'abondance et de liesse ! Pourtant, le malheur était proche.

Environ 1906, on vit les plants jaunir, s'étioler, puis mourir. Un mal se répandait par taches qui commençaient petites, puis gagnaient, gagnaient, irrésistiblement. Le phylloxera opérait ses ravages. En deux ans, les vignes aussi vieilles que le village furent anéanties.

Anxieux, le Pataud suivait, en Janvalotte, les progrès du redoutable mal. Dans le bas de sa vigne, une énorme tache se dessinait, puis une autre, vers le milieu. Allait-il rester en attente, bras croisés, dans une attitude paresseuse de résignation ? Céder devant le péril et voir disparaître le labeur et l'acquis de tant d'années ?

Si l'on écoutait les gens, c'était à vous couper les bras :

– Y a rien à faire contre le phylloxera. On peut r'planter ces plants américains ou des greffés ; chez nous, en Lorraine, i's n'résisteront pas : l'hiver est trop dur. Et ça vaut-i' la peine de faire tant de frais ? Qu'est-ce que ça veut donner ? Du méchant vin, pis qu'du vin d'marchand, qui vous embarbouille l'estomac.

Et les vignes furent sacrifiées. Quelques-uns y plantèrent des sapins et des bouleaux ; d'autres les abandonnèrent sans vergogne, les livrant aux mauvaises herbes, aux rejets, aux buissons, aux ronces. En quelques années, elles devinrent friches, refuge merveilleux pour le gibier, les rongeurs, la vermine des champs.

***

Le Pataud n'hésita pas : il défendrait sa vigne :

– I's nous en racontent avec leur phylloxera ! Tant que j'pourrai marcher et qu'j'aurai du souffle, je f'rai ma vigne. On verra bien ! La lutte, ça m'connaît.

Et il lutta. Aidé par la Julie, sa femme, il arracha les pieds malades, tirant avec soin les racines, et les brûlant ; puis, défonçant le sol et le désinfectant, comme il disait, à la chaux et au « sulfate » ; puis, fumant fort et mettant de l'engrais avant de replanter.

Il gardait jalousement ses plants de pays : gamay, pinot, hérissé, habitués au climat et au sol ; il « recouchait » et bouturait à mesure, bouchant « les manques ». À la sortie de l'hiver, après avoir gratté l'écorce, il badigeonnait chaque cep avec une mixture achetée chez le droguiste de Neufchâteau, et, dès qu'un pied semblait souffrir et végéter, il le supprimait sans retard.

– Ma vigne est toute neuve, disait-il. Dans trois ou quatre ans, elle s'ra en plein rapport.

Au milieu des vignes abandonnées, où foisonnaient herbes folles et broussailles, la vigne du Pataud prenait des airs de fête et de prospérité. Mais au prix de quel labeur, de quel acharnement ! Sans doute y avait-il d'heureuses surprises, des récompenses. Certaines années, le Pataud put vendre de son vin, du vin de pays, aux amis et aux voisins. Sans doute restait-il le seul à avoir une vigne, à faire vendange, à cuver, à soutirer, à distiller du marc, et il en éprouvait, au fond de lui, une immense fierté. En revanche, que de mésaventures et de déboires ! Avec l'imprévu des gelées ravageuses et des mauvais temps, les années maigres avaient leur place. On a trimé durant des mois, et la récolte tient dans quelques hottées. Puis

le phylloxera a des retours désolants : ennemi tenace, insaisissable, sournois, il reparait alors qu'on le croyait détruit. Puis l'homme vieillissait, se cassait, avait des douleurs. En deux jours, sa femme mourut, emportée par une congestion.

Il demeura seul. Obligé de vaquer aux soins du ménage, à tous les menus travaux d'intérieur, privé de douceur et de tendresse ; en tête à tête avec son chagrin, il se donna tout entier à sa vigne, prodiguant les efforts, se tuant à la tâche. Quand il avait un moment, il montait en Janvalotte, hotte au dos, outil au bras, une allure maintenant lourde et fatiguée.

Les voisins essayaient de le modérer :

– Balmot ! Balmot ! Jules ! Faut ralentir ! T'as p'us vingt ans ! Et p'is, t'as pas besoin de ta vigne pour vivre ! Ta vigne, ta vigne, tu peux t'en passer !

Il répliquait d'un ton résolu :

– Tant qu'j'aurai du souffle, j'irai en Janvalotte. Ma vigne, depuis que j'suis tout seul, c'est ma compagnie ; elle me console. Le jour où on n'm'y verra plus, c'est que j'serai foutu pour de bon.

***

Le dénouement, brutal, fut d'une tragique simplicité.

Pâques approchait. C'était une belle journée printanière, un peu frisquette à cause du vent de bise, aigre et vif, mais où l'on goûtait un soleil jeune et déjà fort. Le Pataud bêchait sa vigne.

Vers midi, pour casser la croûte, il alluma, comme d'habitude, un feu de sarments. Que se passa-t-il ?...

Les cultivateurs qui labouraient en face, dans la côte, aperçurent soudain d'épaisses fumées, traînant sur Janvalotte, et des poussées de flammes qui menaçaient le bois. Ils donnèrent l'alarme.

On accourut avec des outils. Fouettées et activées par le vent, les flammes filaient partout, furtives, mordantes, crépitantes, « enflambant » les herbes sèches, les broussailles, et gagnaient avec rapidité.

On découvrit la hotte du Pataud, puis, à mi-pente, sur la lisière des friches, auprès d'un tas de souches que le feu dévorait encore, on trouva l'homme, gisant évanoui, couvert de brûlures, dans ses vêtements à demi consumés. À côté, son « kâ », dont le manche charbonnait.

On le transporta à l'hôpital de Neufchâteau où il mourut en arrivant.

Ainsi tomba, dans la dernière vigne, le dernier vigneron.